

**LES ORIGINES
GRECQUES
DU STOÏCISME**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649775842

Les Origines Grecques du Stoïcisme by Ch. Huit

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

CH. HUIT

**LES ORIGINES
GRECQUES
DU STOÏCISME**

LES ORIGINES GRECQUES
DU STOÏCISME

PAR

Ch. HUIT

DOCTEUR ÈS LETTRES, LAURÉAT DE L'INSTITUT



PARIS

A. FONTEMOING, ÉDITEUR

Libraire des Écoles françaises d'Athènes et de Rome

4, RUE LE GOFF, 4

1900

B528
H9



LES ORIGINES GRECQUES DU STOÏCISME

I

Les différentes parties d'une civilisation, a dit Taine, forment entre elles des systèmes liés comme les différentes facultés de l'âme. Non moins que les grands artistes ou les grands poètes, les grands philosophes tiennent de leur sol et de leur race : c'est ainsi que Pythagore et Socrate, Platon et Aristote ont paru de tout temps personnifier de façon éclatante, chacun à sa manière, les côtés les plus élevés du génie hellénique. Mais parmi les écoles postérieures il en est une, l'école stoïcienne, qui semble donner un démenti à la règle : car à première vue, plusieurs de ses traits distinctifs contrastent étrangement avec l'image que nous nous faisons volontiers de l'esprit grec.

Et d'abord, inutile de rappeler que cette école a dû sa renommée pour une bonne part à ses exagérations et à ses paradoxes, tandis que le naturel hellénique est tout équilibré et toute mesure. Que devait penser un Athénien du iv^e siècle en s'entendant dire à brûle-pourpoint : « La douleur n'est qu'un mot : la souffrance, si cuisante qu'elle puisse être, ne mérite qu'indifférence et mépris » ? On lui avait appris sans doute qu'il est indigne d'un grand cœur

1. Les pages qu'on va lire sont, sauf quelques additions peu importantes, la reproduction d'un mémoire lu devant l'Académie des sciences morales de l'Institut de France, dans les séances des 14, 21 et 28 janvier 1899.

d'être vaincu et comme écrasé par l'affliction : mais qu'il y eût de la honte à se plaindre, même pour les plus infortunés, et que la vertu véritable eût pour première condition une impassibilité absolue, voilà ce que l'on s'était rarement avisé de lui persuader. Au reste, il se souvenait des drames qu'il avait tant de fois applaudis aux Lénéennes et aux Dionysies : il revoyait dans sa pensée Prométhée sur le Caucase, Philoctète à Lemnos, Hécube et Polyxène prisonnières d'Ulysse, et tant d'autres tragiques victimes exhalant leur désolation avec une vivacité éloquente et pathétique. Il n'avait qu'admiration, l'histoire en fait foi, pour ces héros d'Euripide, lesquels, en butte aux fureurs de la passion ou à la colère des Immortels, pleurent, s'irritent, se lamentent avec une prolixité presque maladive.

Et lorsque les mêmes philosophes lui disaient : « Toute compassion est une lâcheté, une bassesse, une infirmité de notre nature », il se rappelait l'autel élevé à la Pitié sur l'agora d'Athènes, Achille, le bouillant et inexorable Achille, se laissant toucher par les prières du vieux Priam, et son fils Néoptolème oubliant sa mission politique par sympathie pour le malheureux Philoctète. Comment n'eût-il pas tourné le dos aux inventeurs de cette psychologie nouvelle, aussi inexacte qu'inhumaine ?

Ce n'est point tout encore, et voici par où l'école nouvelle devait à peu près infailliblement provoquer une surprise mêlée de répulsion. Ne préche-t-elle pas bien haut une véritable mortification intérieure, le dédain de la fortune et de ses faveurs, l'effort opiniâtrement soutenu, la lutte de l'homme contre lui-même, la guerre sans relâche déclarée à tout ce qui en nous n'est pas docilement soumis au joug de la raison ? Or, renoncer à sa nature, briser sa nature, le Grec, ennemi né de toute contrainte aussi bien intérieure qu'extérieure, n'y a jamais songé. L'*ἀπάθεια* lui répugne. Il réclamerait bien plutôt avec Alcibiade, ou avec le Calliclès du *Gorgias*, le droit absolu de développer à son

gré toutes ses énergies, de donner carrière à tous ses instincts : c'est au progrès de sa puissance et de son action sociale, non à la trempe rigide de sa vertu qu'il entend mesurer son mérite. Se combattre soi-même, se vaincre soi-même, et cela, s'il le faut, au prix d'une inflexible roideur, voilà un genre de triomphe qu'il n'a jamais ambitionné. L'austérité est étrangère à sa sagesse comme elle répugne à son tempérament. Ce qu'il apprécie, c'est une manière agréable et aisée de traverser la vie, où, sauf exceptions, il accorde au plaisir autant et plus de place qu'au devoir. Renan n'a considéré, c'est vrai, qu'un des aspects de l'histoire quand il nous a montré « un peuple de demi-dieux éternellement en fête » chez ces Hellènes « à qui il a été donné de remplir le monde de leurs chants, de l'animer de leur gaieté, de le parer de leur grâce et de leur sourire ». Il n'en est pas moins certain que le Grec, selon le mot de Goethe, s'était fait de l'existence un beau rêve, aimant la joie d'autant plus que, grâce à sa distinction native, il excellait à en jouir sans y compromettre sa dignité. Il y a loin assurément d'Épicure à Pétrone, mais pour s'entourer volontiers des charmes de l'esprit ou de la brillante parure de l'art, la volupté ne régnait pas moins dans la vie privée, entraînant trop souvent à sa suite la légèreté et l'inconstance dans la vie publique. Après comme avant la conquête étrangère, le sol de l'Hellade sera pauvre en Catons et en Thraséas. En général, autant le Grec a de vénération pour ses héros, autant il se préoccupe peu de se hausser à leur taille. Ne parlez pas à Simonide d'une vertu parfaite, exempte des moindres défauts : il sait trop bien la distance qui sépare l'idéal du réel. « Je ne chercherai pas, dit-il, ce qui ne peut exister. »

Tout Athénien a la passion des sciences, de la poésie, de l'éloquence et des arts : études inutiles, soins superflus, réplique l'austère et inculte stoïcien. Chryssippe regardait comme perdu (et ses écrits en témoignent) le temps con-

sacré à la recherche de l'élégance et au souci de la composition. Le Grec attache du prix aux belles manières, au *décorum* extérieur : la sévérité stoïcienne dédaigne ce qu'elle traite de ridicule frivolité. Dans l'histoire du Portique, il faut, comme on l'a dit ingénieusement, attendre un Panétius pour que la vertu reprenne une forme humaine et redevienne sympathique en se relâchant de sa rigueur.

En fait, à Athènes, le système créé par Zénon et développé par Cléanthe et Chrysippe a soulevé tout d'abord une opposition prolongée, dont les poètes de la comédie moyenne et de la comédie nouvelle n'ont pas manqué de se faire l'écho. Un demi-siècle et plus lui a été nécessaire pour se faire une place au soleil à côté et en face du Lycée et de l'Académie.

Au contraire, entre l'idée stoïcienne et le caractère romain les affinités sont multiples et éclatantes : la patrie des Brutus et des Régulus, digne entre toutes d'être le berceau du stoïcisme, devait être le théâtre de sa plus libre expansion. Ne sont-ce pas des stoïciens « avant la lettre » que ces Romains des premiers siècles de la république, race dure au labeur, accoutumée aux privations, ignorante des jouissances de l'esprit aussi bien que de celles du corps ? Naturelle à Rome, l'expression fameuse *fecunda virorum paupertas* eût étonné, presque scandalisé un Athénien. Quand Cicéron mettait les plus belles maximes du Portique dans la bouche du Caton¹ qu'il célèbre dans le *De senectute*, l'anachronisme, s'il y en a un, n'a choqué et ne pouvait choquer personne : la doctrine et l'homme étaient en parfait accord. Plus tard, le stoïcisme (disons-le à son honneur) ne sera pas seulement professé à Rome, il y sera pratiqué. En même temps qu'il envahit la poésie avec Virgile, Manilius, Lucain et Sénèque, l'histoire avec Tacite, le droit avec les plus éminents jurisconsultes, il pénètre

1. Qualifié dans le *Brutus* de « perfectissimus Stoicus ».

dans les mœurs, et jusque sous le despotisme d'un Néron et d'un Domitien, on voit de courageux citoyens fiers de jouer leur vie pour « recueillir les débris de l'irréparable naufrage des libertés publiques ». Encore une fois, de tels exemples se rencontrent-ils nombreux dans l'histoire politique de la Grèce?

II

Ainsi ce premier coup d'œil jeté sur les traits distinctifs de la civilisation grecque semble nous révéler dans le stoïcisme une doctrine d'importation étrangère, dont les tendances et les aspirations helléniques seules ne nous donnent pas l'explication. L'étude de ses origines historiques, nous allons nous en convaincre, est bien faite pour accréditer et confirmer cette supposition.

Venue autrefois des colonies de l'Asie-Mineure, de plus loin peut-être (Thalès n'a-t-il pas passé pour phénicien?), la philosophie s'était implantée assez tardivement au centre du monde grec. Anaxagore, Socrate, Platon et Aristote lui font à Athènes une auréole de gloire : mais comme si elle eût refusé de survivre à la perte de l'indépendance nationale, dans la période suivante le génie métaphysique paraît émigrer sur d'autres rivages et retourner vers les contrées d'où il était sorti. Le stoïcisme ne serait-il pas une première étape dans la voie qui devait conduire quatre siècles plus tard au néoplatonisme, revanche intellectuelle de l'Orient conquis par la Grèce et qui tente de se l'assujettir à son tour¹?

1. Si plausible que soit ce rapprochement, É. Zeller l'exagère très certainement lorsqu'il soutient (*Philosophie des Grecs*, III, p. 18) qu'une même tournure d'esprit se manifeste dans l'un et dans l'autre système, et que l'historien passe directement du stoïcisme au néoplatonisme par une série ininterrompue d'anneaux intermédiaires. Il est certain que le premier de ces systèmes n'a rien qui rappelle les hypostases et l'extase en honneur chez le second.